ce sentiment n'ont pas lu, à coup sûr, les œuvres de saint Isidore. Quand on s'est livré à cette étude, il est impossible de soutenir une pareille opinion, laquelle, après tout, n'est qu'une réminiscence des colères et des exagérations de certains écrivains de la Renaissance contre les scolastiques, et en même temps des tendances averroïstiques de quelques philosophes. Sans sortir du traité des *Etymologies*, on voit clairement, par son contenu, que l'auteur connaissait la majeure partie des ouvrages d'Aristote, et que, bien des siècles avant que naquît à Cordoue le fameux commentateur, on disputait déjà à Séville sur la substance, la qualité et les autres prédicaments, sur l'*Isagoge* de Porphyre et sur les universaux. On commentait les livres du Stagyrite qui traitent de l'âme, de la morale, de la génération et de la corruption, de la rhétorique et de la politique, et presque tous les autres, si l'on en excepte peut être les livres de la *Métaphysique* et l'*Histoire des animaux*."

Cette longue citation valait mieux que tous les éloges. N'aurait-il écrit que ce chapitre, que l'auteur mériterait encore notre vive reconnaissance. Ainsi se trouve tranché un doute que Mgr d'Hulst exprimait en ces termes dans sa première conférence : " Si les Arabes ont précédé les théologiens dans la culture des lettres anciennes, si c'est même par eux que les livres du Stagyrite ont pénétré dans l'école, jamais la chrétienté n'a sacrifié aux interprètes du Coran la moindre parcelle du trésor dont l'Eglise lui gardait le dépôt (p. 171." — Non, les Arabes n'ont pas précédé les théologiens dans la culture des lettres anciennes ; non, ce n'est point par eux, principalement du moins, que les livres du Stagyrite ont pénétré dans l'école.

Et maintenant nos lecteurs comprendront mieux pourquoi, en commençant, nous émettions le désir de voir le domaine entier de l'histoire de la philosophie cultivé et renouvelé par les nouveaux scolastiques. Sachons bien qu'il n'y a pas d'avenir pour nous, si nous ne savons reprendre conscience de tout notre passé et reconquérir une à une toutes nos provinces perdues.

ELIE BLANC.

ETUDES SUR LA VIE ET LES OEUVRES DE CORNEILLE.

LE SIECLE DE CORNEILLE.

Une foi large et inébranlable, le culte austère du beau et du bien absolus, l'héroïsme naturel des sentiments, telles sont, avec le don supérieur du génie, les sources intimes des chefs-d'œuvre de Corneille. Mais, comme il faut à la plante, pour fleurir et pour fructifier, les principes fécondants du sol et de l'atmosphère, ce génie serait demeuré à peu près stérile sans la coopération de certaines influences extérieures. Il nous